

Fortunes . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 3 juin 1934

Je n'ai nulle envie d'aborder ces fortunes que le hasard et les circonstances répartissent entre les gens d'une manière si étrange — élevant l'obscur et rabaissant l'éminent, faisant prospérer l'ignorant et souffrir le savant, plaçant le sot stupide au-dessus des autres, et ramenant l'homme intelligent et sensé à la place de l'opprimé et du dominé.

Ces fortunes sont bien connues ; en parler lasse, et la croyance qu'on leur porte est répandue. Tous les redoutent et les convoitent à la fois ; chacun veut être le favori de la fortune, obtenir d'elle ce qu'il désire et souhaite. Si la fortune l'atteint, il ne lui en attribue pas le mérite, ne s'y soumet pas comme telle, mais prétend plutôt être le plus capable des hommes, le plus intelligent des hommes, le plus digne d'éminence, d'élévation et de prospérité. Et si la fortune ne l'atteint pas, il maudit le monde, maudit les circonstances, nie tout mérite réel aux favorisés, et leur attribue tous les défauts, réels ou imaginaires.

Je n'ai nulle envie de parler de ces fortunes qui touchent les gens directement — en parler est certes agréable en soi, mais cela a déjà été dit. Ce dont je veux parler, ce sont d'autres fortunes, dont je doute qu'elles vous viennent jamais à l'esprit, dont je doute que vous puissiez jamais les deviner ou les découvrir, quelle que soit votre réflexion, quelle que soit votre perspicacité, quelle que soit la manière dont vous retourniez les affaires des vivants et des choses, nuits et jours durant. Car je veux parler des fortunes des caisses. Vous serez étonné de ce mot, et votre étonnement se terminera par quelque rire, plus ou moins grand selon votre disposition et l'égalité de votre humeur en lisant cet article. Mais je suis néanmoins résolu à vous parler des fortunes des caisses. Car il est des caisses que la fortune favorise, à qui le temps sourit, que les jours rendent heureuses par leur soutien et leur aide, si bien que les gens ne s'en approchent pas, ne les regardent pas, et n'en parlent qu'avec prudence et précaution, avec réserve et mesure, en pesant soigneusement chaque mot qu'ils prononcent. Et il est d'autres caisses que la fortune renie, dont les jours se détournent, sur lesquelles le destin porte un regard empreint de moquerie et de dédain — si bien que les gens les regardent avec des yeux avides, s'en approchent comme on s'approche de ce qu'on désire, et tendent vers elles leurs mains pour les

briser et les détruire. Et je ne pense pas que vous ayez encore compris ce que je veux dire — vous voilà perdu dans l'étonnement, et peut-être perdu dans le rire, et peut-être ce long préambule vous irrite-t-il, se prolongeant sans jamais atteindre son but, au point que vous jetiez le journal et renonciez à lire cet article pour en lire un autre, moins alambiqué et moins tournoyant. Mais je vous assure que je ne veux ni tourner ni alambiquer ; je veux plutôt vous parler de deux caisses : l'une heureuse et favorisée, l'autre misérable et frappée par le malheur, toutes deux au Caire, et toutes deux dont les gens parlent ces jours-ci.

La première est la caisse de la Dette publique ; la seconde, la caisse de l'ancienne qibla d'al-Azhar le Noble. Avez-vous maintenant saisi ce que je veux dire ? Comprenez-vous maintenant que, parmi les caisses, certaines se voient accorder la survie, et d'autres condamnées à disparaître ? Quant à la caisse de la Dette publique, la Commission des finances de la Chambre des députés s'en est saisie au cours de l'étude du budget, et a écrit, à son sujet et au sujet des fonds qu'elle contient, un rapport qui est un prodige parmi ce qu'écrivent les commissions dans les couloirs du Parlement — un prodige d'audace et d'hésitation à la fois, un prodige d'espoir et de désespoir à la fois, un prodige d'attaque et de repli à la fois, puis un prodige de demande et de refus, un prodige d'approche et de rebuffade, que rien ne ressemble ni ne dépeint mieux que ce vers de Bachar au sujet de sa bien-aimée :

*Elle se détourna d'une joue, et découvrit l'autre,
puis se replia, comme une âme qui recule.*

Si vous aviez lu vous-même ce splendide rapport, vous y auriez trouvé ce qui m'a charmé, et ce qui m'a alarmé vous aurait alarmé aussi. Car la Commission veut aborder les circonstances du différend juridico-politique en cours sur la question de la dette publique, mais ne veut pas l'aborder sous l'angle juridique, afin que les affaires judiciaires demeurent à l'abri, ni sous l'angle politique, afin que le négociateur puisse poursuivre les négociations en toute tranquillité ; elle veut l'aborder uniquement sous l'angle financier général, et demande donc au gouvernement de ne payer qu'en papier-monnaie — libre à vous de comprendre, ou de ne pas comprendre ; cela importe peu. Vous pourriez dire que l'objet du différend juridique et politique est précisément ce dont la Commission a traité, à savoir l'obligation de payer en papier plutôt qu'en or. Cela est vrai ; mais la Commission n'a cependant pas abordé ce différend sous l'angle juridique, ni sous l'angle politique, mais

a simplement demandé au gouvernement de ne payer qu'en papier, que les tribunaux l'entérinent ou non, et que les négociations l'entérinent ou non. La Commission, du reste, est mal à l'aise avec la caisse de la Dette publique elle-même, car son existence même ne convient pas à la souveraineté égyptienne, ne s'accorde pas avec l'indépendance, et ne correspond pas à notre capacité financière, ni à l'acquittement de ce que nous devons. Aussi la Commission veut-elle en demander l'abolition, mais elle y met la plus grande prudence : elle demande au gouvernement de se préparer à négocier sur ce point, tout en demandant en même temps à la Chambre d'approuver son budget — l'abolissant ainsi en paroles tout en la maintenant en fait, la courtisant, la désirant, l'encourageant, et appelant à son soutien, avec tout l'argent qu'elle requiert. Ne voyez-vous pas que cette caisse est favorisée, heureuse, bénie par la chance ?!

Laissez-la donc jouir de son bonheur et de sa bonne fortune, et tournez-vous plutôt vers cette autre caisse, et votre cœur se remplira de pitié pour elle, de tendresse à son égard, et de compassion pour son sort. Elle se dressait en ce lieu béni depuis des centaines d'années, les regards se levant vers elle empreints de révérence et de vénération, les esprits la contemplant empreints d'émerveillement, de perplexité et d'étonnement ; les gens de toute sorte la regardaient et se demandaient quelle était son histoire, quel était son secret, ce qu'elle contenait — et alors cette chose ancienne, entourée de bénédiction, de majesté et de vénération, leur répondait : elle recèle un secret gardé, le secret même de la gloire d'al-Azhar et de son éminence. Ne l'approchez pas, ne la touchez pas — car si vous le faites, vous démolirez entièrement al-Azhar, vous en chasserez entièrement la bénédiction, et vous effacerez toute trace de la grandeur et de la majesté qui l'entourent. Puis cette chose ancienne poursuit son discours, disant aux gens : ne posez pas de questions sur cette caisse, ni sur sa matière ; il vous suffit de savoir que parmi ses parties se trouve un fragment de l'Arche de Noé, pour que vos cœurs s'emplissent d'amour pour elle, et vos âmes de vénération. Puis la chose ancienne poursuit avec d'autres récits que vous pouvez lire dans les livres, et sur lesquels vous pouvez interroger les cheikhs d'al-Azhar, ceux que le savoir moderne n'a pas corrompus, que la civilisation moderne n'a pas changés, ceux dont les mains ne se tendent vers l'ancien que pour le toucher en signe de bénédiction et de vénération. Mais regardez maintenant ce qui est arrivé à cette caisse ces jours-ci.

Un savant, spécialiste des antiquités — malheur aux choses anciennes venant des spécialistes des antiquités ! — voulut dévoiler son

secret, déchirer son voile, et établir sa vraie nature, ainsi que la nature de ce qu'elle contenait. À peine eut-il demandé qu'on le lui accorda. À peine eut-il demandé que sa main destructrice se tendit vers la caisse bénie, noble et ancienne ; elle fut retirée de sa place, puis ouverte, et l'on en extraya ce qu'elle contenait. Et voici que c'étaient des feuillets du Coran noble, écrits d'une écriture ancienne. Quant aux feuillets, ils trouveront leur place dans la bibliothèque d'al-Azhar ; quant à la caisse, Dieu seul sait où finira sa matière ; quant à l'ancienne qibla, elle sera dépouillée de son ornement ; et quant à al-Azhar le Noble, sa bénédiction lui sera arrachée. Pourquoi ? Parce qu'un savant, spécialiste des antiquités, voulut faire des recherches et s'instruire, et satisfaire le besoin du savoir de chercher et de découvrir. Et parce que cette noble et ancienne caisse a eu, ces jours-ci, mauvaise fortune, les regards ont pu se lever vers elle avec convoitise et avidité, et les mains ont pu se tendre vers elle pour la briser et la ravager. Quant à la caisse de la Dette, les traités veillent sur elle, et la protection des puissances étrangères la préserve, si bien que nul ne peut la regarder, ni la convoiter, ni en parler, ni demander son abolition, si ce n'est par des moyens qui en garantissent la survie — exactement comme l'a fait la Commission des finances en rédigeant son rapport à la Chambre des députés.

Je vous vois triste, morose, abattu — vous qui riez au début de cet article. Pleurez-vous à présent, comme moi, la caisse d'al-Azhar le Noble, et enviez-vous, comme moi, la caisse de la Dette ? S'il en est ainsi, j'ai atteint mon but !

Combien la caisse d'al-Azhar mérite qu'on la pleure, et combien la caisse de la Dette mérite qu'on l'envie. Les jours tournent en cycles — et Dieu ne les fait pas seulement tourner entre les hommes, mais aussi entre les caisses.

[Taha Hussein]

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 3 juin 1934.